

Elisabeth Horem

Mauvaises  
rencontres

*Novelles*

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE EST PUBLIÉ AVEC L'APPUI  
DES SERVICES DES AFFAIRES CULTURELLES DU CANTON DE BERNE

« MAUVAISES RENCONTRES »,  
CENT SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME OUVRAGE  
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,  
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE LINE MERMOUD,  
HUGUETTE PFANDER, MARIE-CLAUDE SCHOENDORFF,  
DANIELA SPRING ET JULIE WEIDMANN  
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE,  
AVEC LA COMPLICITÉ DE BERTRAND EMARESI  
PHOTOGRAPHIE DE COUVERTURE : ELISABETH HOREM  
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE  
PHOTOGRAVURE : BERTRAND LAUBER, COLOR<sup>+</sup>, PRILLY,  
& CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY  
IMPRESSON ET RELIURE : IMPRIMERIE CLAUSEN & BOSSE, LECK  
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN ALLEMAGNE)

ISBN 2-88241-177-4  
TOUS DROITS RÉSERVÉS  
© 2006 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR  
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE  
WWW.CAMPICHE.CH

# LA MORT DE NONO

S A CHAMBRE est orientée au nord, on a toujours l'impression qu'il y fait froid, même en été. Elle a fait arracher la haie de buis qu'elle trouvait plantée trop près de la maison et qui lui prenait la vue. En deçà de la haie, tout contre la maison, cela faisait comme une cour plutôt qu'un jardin, avec du ciment, des gravillons, et le linge à sécher sur une corde entre deux poteaux. Dans le temps les jardins n'étaient faits que pour donner des légumes et des fruits à confitures, on les séparait des maisons comme pour les cacher, c'est bizarre comme les choses changent. Derrière la maison le terrain monte en pente douce, maintenant qu'on a arraché la haie elle peut voir de sa fenêtre le haut du jardin et le champ mitoyen au-dessus, avec les silhouettes des vaches qui paissent se détachant sur le ciel comme sur une sorte d'horizon. Le jardin n'est pas très différent du champ, depuis qu'elle est malade personne ne le cultive plus. Le Gitan ne s'en occupe

pas, il n'a pas le temps et de toute façon il n'y a que le garage qui l'intéresse. Un voisin vient de temps en temps pour tondre, il est bien content de gagner un peu d'argent comme ça. Il taille aussi les deux pommiers qui ne donnent plus grand-chose. Quant aux rosiers ils ont crevé depuis longtemps, les plantes c'est comme les gens, elles meurent si on ne s'occupe pas d'elles.

Au moins de cette fenêtre, qui est devenue sa seule ouverture sur le monde, ne voit-elle rien du garage. Déjà du temps de son mari elle avait en aversion tout ce qui touchait au garage, elle détestait ce travail qui donnait à l'homme qui partageait son lit ces mains déformées tachées de cambouis, les ongles toujours noirs malgré tous ses efforts pour les nettoyer, si bien que même aux repas de fête lui avait toujours l'air sale, l'air d'un ouvrier qui sort de son atelier, alors qu'il était le propriétaire du garage Antoine. Se coucher sous une voiture, dans l'odeur d'essence et de caoutchouc, il avait toujours aimé ça. De sa chambre elle ne voit rien du garage, elle entend seulement les bruits de l'atelier qui font vibrer les murs, des bruits durs et métalliques de coups frappés, des bruits de tôles qui font comme un roulement de tonnerre quand on les manipule. Des stridences d'appareils électriques. Les soupirs d'un compresseur. Parfois les coups semblent venir de plusieurs endroits à la fois, si bien qu'à les entendre on a l'impression d'une activité assourdissante et multiple de lutins qui travailleraient sans cesse, invisibles et infatigables comme dans les contes. Elle entend aussi le bruit plus lointain de la route, l'accélération des voitures après le virage et

les camions qui rétrogradent au bas de la côte, pour cela il faut tendre l'oreille. Mais quand fonctionnent les ponceuses, les perceuses, toutes ces machines, impossible de rien entendre d'autre... À quoi correspondent au juste ces bruits venus du garage, elle n'en sait rien, la mécanique n'est pas son affaire. On peut se demander quelle est son affaire, à elle qui passe maintenant ses journées dans cette chambre qu'elle continue à appeler sa nouvelle chambre alors qu'il y a déjà trois ans qu'elle a quitté le premier étage pour le rez-de-chaussée, parce que rester là-haut ce n'était plus possible.

Cela fait trois ans également qu'elle n'est plus entrée dans l'atelier. Elle en garde le souvenir du ciment taché, gorgé d'huile noire, l'impression d'un monde brutal et fuligineux, vraie fournaise en été mais glacial en hiver, et au fond de l'atelier des mécanos passant, muets et affairés dans leur combinaison noircie de graisse, le visage barbouillé faisant malgré tout une tache claire dans cette caverne sombre et vaguement infernale qu'était pour elle le garage. Elle regrette de ne pas avoir suivi sa première idée qui était de le vendre tout de suite après la mort de son mari, mais elle s'était fait embobiner par le Gitan. Maintenant c'est lui qui mène le garage, elle n'a plus son mot à dire, et que pourrait-elle dire, il connaît son affaire et le garage n'a jamais si bien marché, il a même dû engager un nouveau mécanicien l'année dernière. En fait il s'appelle Serge, mais elle a pris l'habitude de l'appeler le Gitan parce qu'il est brun comme on voit rarement dans la région et que dans le temps il a travaillé dans un cirque. Son mari ne pouvait rien

faire sans lui, Serge par-ci, Serge par-là, quand il est mort ça faisait belle lurette que le Gitan menait le garage à son idée. Avant de travailler dans la mécanique il était acrobate, il faisait un numéro de trapèze avec sa femme jusqu'au jour où il ne l'a pas rattrapée, et elle s'est toujours demandé ce qu'il y avait derrière cette histoire d'accident, c'est si facile, il suffit de décaler son mouvement par rapport à celui de l'autre, imperceptiblement, mais on n'a pas le droit de dire tout haut des choses pareilles que rien ne prouve, on ne saura jamais, il n'y a que lui qui sache. Toujours est-il qu'après cet accident il a quitté le cirque pour la mécanique automobile, et c'est maintenant lui qui dirige le garage Antoine. Quant à elle, elle n'a plus beaucoup de besoins, elle est devenue une infirme, vieillie avant l'âge, une femme inutile prise en viager par cet homme qui gère ses affaires en attendant qu'elle meure, pour pouvoir, le moment venu, inscrire son propre nom à la place de celui d'Antoine.

Depuis qu'elle est immobilisée dans ce fauteuil où Léa l'installe chaque matin, près de la fenêtre, il ne se donne plus la peine de lui demander son avis, il ne passe même plus chez elle, ne serait-ce que pour lui dire bonjour. Et Léa aussi est devenue plus distante, désinvolte même. C'est léger, difficile à définir, on ne peut rien trouver dans son travail qui soit moins bien fait qu'avant, c'est plutôt, comment dire, un manque d'égards qu'elle ressent de sa part. Cela ne vient pas seulement de sa déchéance physique à elle, M<sup>me</sup> Antoine, il y a une autre raison à cela, quelque chose qui a commencé il y a déjà longtemps, quelque chose qui s'est développé lentement

si bien qu'elle ne s'en était pas aperçue tout de suite parce que le Gitan n'en avait jamais rien laissé paraître et que Léa aussi le cachait, mais pour elle c'était sûrement plus difficile, les femmes ont toujours du mal à taire ce genre de secret, elles voudraient le crier à la face du monde, elles sont toutes pareilles. Maintenant elle n'a plus besoin de se cacher puisque M. Antoine est mort et que sa femme reste toute la journée là où on la pose, près de la fenêtre, assise dans son fauteuil, un plaid sur les genoux, en train de regarder les vaches dans la pâture en haut du jardin et la frise de nuages au-dessus. C'est dans la nouvelle désinvolture de Léa que M<sup>me</sup> Antoine a décelé sa liaison avec le Gitan. Elle n'a pas eu de chance non plus dans la vie, cette Léa, mais elle aurait tout de même mérité mieux que le Gitan. C'était bien sûr inévitable, entre ce veuf et cette femme encore jeune et en bonne santé, pas une femme comme elle, à peine plus vieille mais qu'on promène en fauteuil roulant et qui n'a plus rien à offrir à un homme.

En fait, si elle lui en veut tellement au Gitan, c'est à cause de l'histoire avec Nono. Et lui-même avait reconnu que Nono apprenait vite, c'était un gosse intelligent, vif, c'est bien pour ça qu'il l'avait pris. Il logeait dans une petite pièce derrière l'atelier, là où on range les balais et les produits d'entretien, ça lui tenait lieu de chambre, à cet âge on n'a pas besoin d'en avoir plus, il était content Nono, il se sentait chez lui. Et c'était chauffé. Les parents qu'il avait et pas de parents du tout, c'était bien la même chose, il n'était pas si mal au garage Antoine. Il travaillait à l'atelier, il apprenait le métier. Si le

Gitan était d'accord, il allait aussi faire les courses quand Léa était trop occupée. Il avait pris l'habitude de passer lui dire bonjour à elle qui restait toute la journée dans son fauteuil, occupée à regarder le linge secoué sur sa corde par le vent qui courait partout et faisait passer des frissons sur la pâture, rien ne l'arrêtait, c'était encore lui qui poussait les nuages, il n'en finissait pas de les chasser mais il en venait toujours de nouveaux, impossible de jamais nettoyer cette bande de ciel là-haut.

Elle aimait bien voir apparaître dans l'encadrement de la porte la tête de ce gosse qui avait toujours l'air de bonne humeur. Il posait le journal à côté d'elle, il lui parlait un peu ou s'en allait tout de suite, ça dépendait des jours. Ce n'était pas ce qu'on appelle un beau garçon, Nono, ça non, mais il avait un bon sourire qui à chaque fois découvrait sa dent cassée sur le devant, et elle s'était dit ce gamin, c'est dommage cette dent cassée, je pourrais bien lui payer le dentiste, mais pas moyen de faire ça sans en parler au Gitan, alors elle avait laissé tomber. Il n'est pas vrai qu'il n'y ait que les intentions qui comptent, toutes ces bonnes idées qu'on a et qu'on ne met pas à exécution ça ne sert à rien, c'est comme si on ne les avait pas eues, c'est même pire, c'est justement ce qui fait la différence entre ceux qui sont généreux et ceux qui ne le sont pas, se disait M<sup>me</sup> Antoine qui se sentait toujours un peu coupable quand elle voyait, plantée au milieu de son sourire, la dent cassée de Nono. Il allait de temps en temps faire un tour dans le jardin, quand il la voyait derrière sa fenêtre il lui faisait signe, et si la fenêtre était ouverte il lui criait : « Bonjour, madame Antoine ! »

Le Gitan était content de lui à l'atelier, en fait tout le monde l'aimait bien. Évidemment Nono avait un défaut, il fumait de drôles de cigarettes qu'il se roulait le soir dans le jardin, en été elle sentait l'odeur entrer par sa fenêtre ouverte, et ça sentait bon d'ailleurs. Sans doute que le Gitan s'en était vite aperçu, mais Nono ne s'amusait pas à fumer ça dans la journée quand tout le monde était là, il savait bien que cette place au garage Antoine était une chance pour un garçon comme lui, il se tenait à carreau le Nono, surtout que le Gitan n'est pas commode. Et tout a continué à aller pour le mieux jusqu'à cette affaire de vol, quand on s'est rendu compte qu'il manquait de l'argent dans la caisse. Ça s'était produit une fois, deux fois, à la troisième le Gitan a mis Nono à la porte, disant que ce ne pouvait être que lui parce qu'un gars qui se met à fumer de l'herbe a tôt ou tard besoin de plus d'argent qu'un autre et parce qu'il dormait au garage... Mais ça ne tenait pas debout puisque la caisse était retirée tous les soirs, la nuit il n'y avait pas d'argent au garage et si ça s'était passé dans la journée ç'aurait pu être quelqu'un d'autre n'importe qui d'autre et pourquoi pas M<sup>me</sup> Pierre qui encaisse les factures il n'y avait aucune preuve que ce soit lui mais bien sûr ça ne pouvait pas non plus être M<sup>me</sup> Pierre... Et pendant ses insomnies M<sup>me</sup> Antoine ressassait cette histoire, le regard perdu au plafond, se demandant parfois si le Gitan lui-même n'aurait pas monté le coup pour faire endosser la chose à Nono et se débarrasser de lui... Pourquoi, ça elle n'aurait pas su dire, est-ce qu'on peut savoir... Pendant la nuit il vous vient toutes

sortes d'idées, et quand on commence à avoir ces idées-là il faut vite les chasser, enfin, essayer. Elle s'était laissé impressionner par cette histoire, voilà tout, cet accident avec sa femme, elle s'était toujours demandé... Mais si on se laissait aller à des pensées de cette sorte on finirait par avoir peur des gens, pendant qu'elle y était pourquoi ne pas imaginer que le Gitan cherchait à lui verser de l'arsenic dans son potage, quand on est faible et dépendant il vous vient vite ce genre d'idée, il faut se défier de soi-même, il ne faut pas perdre la tête... Et donc le Gitan avait mis Nono à la porte, et après cela il n'y a plus jamais eu de trou dans la caisse (ce qui ne veut encore rien dire si c'était quelqu'un d'autre ce quelqu'un avait pu prendre peur et comprendre qu'il était temps de s'arrêter et si c'était le Gitan...).

Elle n'avait même pas pu dire au revoir à Nono, il avait filé sans demander son reste le pauvre gosse, maintenant c'était Léa qui lui apportait le journal, et elle se disait que même si c'était vraiment lui qui avait pris l'argent elle n'arriverait pas à lui en vouloir. Il avait eu tort de se sauver comme ça sans dire au revoir, il n'avait plus osé se montrer et pourtant, s'il était venu, même si on lui avait dit voilà Nono qui a pioché dans la caisse, cela ne l'aurait pas empêchée de lui dire au revoir comme si de rien n'était et de lui souhaiter bonne chance. Elle aurait bien voulu savoir ce qu'il était devenu, elle s'inquiétait pour lui, elle se demandait s'il avait retrouvé du travail, du travail et un toit sur sa tête, parce qu'en quittant le garage Antoine c'était aussi son coin dans le débarras qu'il avait perdu, plus un

cagibi qu'une chambre mais enfin, c'était chez lui. Quel travail avait-il pu trouver après avoir quitté brusquement sa place, sans même une lettre de référence à montrer, savoir seulement où il était allé dormir ? Quand, à quelque temps de là, elle avait demandé à Léa si elle savait ce qu'il était advenu de Nono, elle s'était contentée de hausser les épaules, ce qui montrait à quel point elle avait changé, jamais elle n'aurait fait ça avant.

Le journal posé chaque matin près d'elle vient lui parler du monde extérieur, mais ce monde ne l'intéresse plus guère. Elle a d'abord cessé de lire ce qui concernait l'étranger, laissant de côté les pays trop lointains, son attention n'étant encore retenue là-bas que par les tremblements de terre particulièrement meurtriers ou par ces inondations qui vous avalent des villes entières, puis négligeant de lire ce qui se passait dans les pays voisins, se désintéressant progressivement de son pays même, la politique ne l'avait jamais passionnée, elle ne lit plus que les nouvelles concernant la région, comme si ses intérêts, à l'image de sa vie, se rétrécissaient toujours plus, limités désormais aux faits divers, comme celui-ci : deux délinquants s'étaient fait surprendre au cours de la nuit précédente alors qu'ils fracturaient la porte d'un pavillon dans le quartier de la Garenne. Ils s'étaient sauvés à bord d'une voiture volée, ils avaient renversé un homme qui voulait les arrêter (celui qui les avait surpris ? le propriétaire du pavillon ?), ils avaient continué leur course, bientôt poursuivis par la police, jusqu'au moment où le jeune conducteur avait perdu le contrôle du véhicule qui avait fait plusieurs tonneaux avant de

s'immobiliser dans un fossé. Le conducteur s'en était tiré et avait été arrêté, mais pour l'autre c'était plus grave, la place du mort, ce n'est pas pour rien qu'on dit ça. Ce jeune délinquant, qui avait travaillé récemment dans un garage de la région, avait été hospitalisé dans un état grave, disait le journal.

Elle avait demandé au Gitan de se renseigner, elle voulait savoir dans quel hôpital il se trouvait, échafaudant secrètement des plans pour que Léa accepte de l'emmener le voir, elle se l'était promis, elle qui ne sort jamais parce qu'elle déteste être poussée dans son fauteuil comme ces vieux gâteaux qu'on promène autour de leur asile, mais pour Nono elle serait sortie, Léa ne pouvait tout de même pas lui refuser ça. Quand le Gitan lui a dit qu'il n'avait aucune idée de l'endroit où se trouvait Nono elle lui a demandé de faire un effort pour le savoir, et pour une fois il lui avait semblé avoir fait preuve de fermeté face à lui, en fait il suffisait de ne pas se laisser intimider. Mais elle n'a plus rien entendu de sa part, si bien qu'elle a dû demander à Léa de lui envoyer encore une fois le Gitan, de lui-même il ne venait jamais. Il lui a dit qu'il cherchait toujours mais que cela n'avait encore rien donné, aucune idée de l'hôpital où pouvait bien se trouver Nono, allez savoir, et il lui a dit ça avec un air, mais un air, elle l'aurait giflé, mais elle n'a rien dit, décidément cet homme-là l'intimidait. Alors elle a demandé à Léa si elle savait quelque chose et c'est là qu'elle a compris à quel point Léa était sous la coupe du Gitan, quand elle lui a dit « Madame Antoine, vous avez bien tort de vous tracasser pour cette petite racaille de Nono », et là tout de même,

elle lui a demandé de quel droit elle était aussi dure envers ce garçon qui ne lui avait rien fait, qui lui avait rendu si souvent service en allant lui faire ses courses et à qui elle, Léa, n'avait personnellement jamais rien eu à reprocher à ce qu'on sache, mais cette tête de mule de Léa n'en a pas démordu et elle lui a répondu que les petites frappes comme son Nono, plus tôt elles disparaissaient de la circulation, mieux ça valait. Depuis ce jour, Léa, M<sup>me</sup> Antoine a son opinion faite sur elle, elle lui bat froid et l'autre le lui rend bien. Elles ne se parlent presque plus.

À quelque temps de là, un entrefilet dans le journal mentionnait que le jeune délinquant impliqué dans l'affaire du quartier de la Garenne venait de décéder à l'Hôtel-Dieu, des suites de ses blessures. Alors elle a fait appeler le Gitan et elle lui a mis le journal sous les yeux : « L'Hôtel-Dieu, Serge, ce n'était pourtant pas bien compliqué à trouver, non ? », et elle a bien vu que le Gitan avait envie de rigoler, il s'en cachait à peine, il avait toujours su où se trouvait Nono mais il s'était bien gardé de le lui dire, espérant sans doute qu'il mourrait avant que cette vieille folle ne trouve le moyen d'aller lui rendre une dernière visite, et avec son rire mal éteint dans le regard l'hypocrite lui a dit : « Je suis vraiment désolé, madame Antoine. »

# LE CHASSEUR D'IMPALAS

UN SOLEIL marginal lance sur la route l'ombre triple, démesurée, des jambes et de l'arme tenue canon vers le sol. La lumière est blanche, déjà brutale. Le désert est une bande à l'horizon, entre la route vide et le ciel sans couleur.

Il est debout au milieu de la route, la tête rentrée dans les épaules, les jambes écartées. De dos il paraît encore plus massif. À part quelques reflets blancs sur la manche du blouson de cuir, sa silhouette se découpe en noir sur le paysage qu'il semble occuper à lui seul.

Il est encore très tôt mais cela fait déjà plusieurs heures qu'ils sont en route. Ils viennent de s'arrêter pour remplir les réservoirs. Comme on ne trouve plus de carburant dans le pays, ils ont dû emporter des jerricans qu'ils ont arrimés à l'arrière des voitures. L'odeur de l'essence lui a donné mal au cœur, elle est sortie faire quelques pas, emmitouffée dans son manteau, col relevé. Elle le regarde qui fait le

guet sur la route, lui tournant le dos, sa kalachnikov dans une main, l'autre main dans la poche, il rentre la tête dans les épaules, il a froid lui aussi. Il observe les deux voitures qui se sont arrêtées à trois cents mètres de là pour ne pas avoir à les dépasser, attendant qu'ils repartent, leurs chauffeurs effrayés sans doute par leurs trois voitures garées sur le bas-côté et par cette silhouette d'homme armé qui semble les attendre et a l'air d'un bandit. Ce sont des temps difficiles où tout le monde a peur de tout le monde. Il est encore pour elle un parfait inconnu, comme doit l'être un garde du corps payé pour mourir à sa place si le cas se présente. On fait en sorte qu'il ne se présente pas.

Elle le connaissait à peine plus quand il est parti, quelques mois plus tard. De lui-même il n'avait laissé entrevoir que des bribes, des éclats vite éteints, pas grand-chose pour finir, des bouts d'histoire qu'elle resquillait, femme indiscreète qui aime à regarder par le trou des serrures. Elle ne laissait rien perdre, il fallait bien qu'elle s'avoue l'attrait qu'avait pour elle un passé qu'elle devinait violent et qui piquait sa curiosité, éveillait sa convoitise, sa voracité même, toujours chez elle cette faim d'écriture, jamais rassasiée, exhibée sans honte ni retenue. Elle avait flairé un nouveau terrain de chasse, tout lui était bon. Le métier de cet homme était le maniement des armes, son métier à elle celui des mots et de chercher à tout comprendre : ils pouvaient s'entendre tous les deux.

Il changeait sans cesse de travail, rompant un contrat pour en signer un autre, homme inquiet,

instable, et elle avait été intéressée par la fragilité qu'elle croyait déceler sous son apparence de colosse et aussi par ce goût du danger qu'il avait et dont, avec effarement, elle découvrait en elle-même les germes. Elle soupçonnait qu'à cet homme il en fallait toujours plus, se demandant même si les hommes comme lui ne trouvaient pas la paix dans l'absence de paix et l'équilibre dans une certaine instabilité. Elle se trompait peut-être. Elle ne savait pas grand-chose de lui mais suffisamment tout de même pour oser lui faire part de l'impudique projet qu'elle avait conçu d'écrire le récit de sa vie.

C'est ainsi qu'elle a eu l'audace de lui envoyer une lettre juste après son départ, se disant que s'il refusait elle n'aurait de toute façon plus jamais à le revoir, ce ne serait même pas humiliant. En fait elle ne s'attendait à aucune réponse, ne sachant pas si cette lettre lui parviendrait. Mais il lui a répondu immédiatement que oui, qu'il était prêt à faire cela, qu'il le voulait lui aussi, qu'il avait même espéré qu'elle lui proposerait d'écrire l'histoire de sa vie. Et que ce ne serait pas une belle histoire.

Une année, c'était le délai qu'il lui demandait. Il voulait continuer à gagner de l'argent en faisant le guet sur des routes dangereuses et en protégeant des gens qui ne lui étaient rien mais le payaient pour cela, après quoi il lui raconterait sa vie au cours d'entretiens aussi nombreux qu'elle le souhaiterait, quand et où elle voudrait, pour qu'elle en fasse un livre.

Qu'attendait-il de ce livre, pourquoi l'avait-il voulu, que savait-il de ce qu'elle était capable d'écrire ? Pour lui confier une tâche pareille fallait-il

avoir confiance en elle – ou simplement, et c'était le plus vraisemblable, n'avoir aucune idée de ce que c'est qu'écrire un livre. Raconter c'est mentir. Il aurait menti, à elle bien sûr mais plus encore à lui-même, le projet de voir l'histoire de sa vie écrite impliquait le mensonge, le désir de présenter cette vie sous un certain jour, embellie ou noircie, fausse en tout cas, et elle qui aurait retranscrit cette vie en des mots qui n'étaient pas les siens (ils se parlaient en anglais qui n'était leur langue ni à l'un ni à l'autre et qu'elle ne parle pas très bien), elle aussi aurait menti.

Un an à attendre le jour où il commencerait à lui faire le récit de sa vie – l'un des récits possibles –, l'enregistreur avalant ses paroles l'une après l'autre pour qu'elle en fasse un livre, un an pendant lequel elle a eu peur de ne pas réussir à l'écrire, peur que la tâche soit trop lourde et son talent insuffisant, imaginant avec une sorte de panique le moment où il tiendrait en main le livre achevé, où il en respirerait l'odeur de papier neuf, épouvantée à l'idée qu'on pourrait traduire ce livre et qu'il pourrait peut-être le lire un jour, sans doute n'allait-il pas se reconnaître dans le portrait de cet étranger, il se demanderait d'où venaient tous ces mots, il la soupçonnerait, c'était à craindre, de l'avoir trompé, lui qui lui avait confié son histoire, il n'en avait pas d'autre que celle-là et voilà qu'elle l'avait trahi, que faire, il serait trop tard, le livre imprimé, les mots existant désormais, écrits par cette femme en qui il avait eu confiance mais qui n'avait su, une fois de plus, qu'écrire sa propre histoire.

Dans la pénombre d'une salle à manger à l'heure de la sieste, il lui raconte qui il est ou qui il croit être, ou qui il voudrait faire croire qu'il est. La climatisation souffle sur eux son froid de morgue, faisant bouger les voilages au travers desquels passe l'impitoyable soleil immiscé entre la maison et le mur du jardin voisin, couloir brûlant où à cette heure de la journée commencent à puer des restes de viande que se disputent les chats comme des fauves se partageant le cadavre d'une antilope, impala ou quoi, qu'est-ce qu'il chassait là-bas ?

Puis c'est en novembre au bord de la mer, il lui raconte des histoires où il y a des diamants et des crocodiles pendant que la pluie cingle le carreau comme une volée de grenaille. Elle a branché un radiateur entre leurs deux fauteuils, il fait froid et sombre, ils boivent du thé en se réchauffant les mains sur la porcelaine brûlante. Il lui demande pour la centième fois si la fumée ne la gêne pas et pour la centième fois elle lui ment en lui tendant un cendrier. Et le soir leur faux couple déambule dans les rues de cette petite ville, les gens se demandant qui ils peuvent bien être, lui presque deux mètres et elle qui lui arrive au coude.

Ou bien ailleurs encore. Ils sont installés à l'ombre d'un arbre exotique, un long chien blanc est venu se coucher près de lui. Au-dessus d'un moutonnement vert se dresse au loin le cône neigeux d'une montagne. De temps en temps une femme leur apporte des jus de fruit, elle ressemble aux beautés massives de certains tableaux, parées de colliers de fleurs et rêvant dans un paysage bleu, ocre jaune et rouge, elle dépose le plateau devant

eux sur le bois raboteux de la table pendant que lui continue à raconter des choses terribles d'une voix égale – et l'ombre où ils se tiennent devient bleue, ocre jaune, rouge.

Elle l'a prévenu qu'elle va sans doute mentir un peu elle aussi, revendiquant la liberté d'ajouter ici que la lumière était couleur de craie et là qu'un bulbul s'était mis à chanter. Est-ce mentir ?

Impossible d'arrêter ce moulin à images, ils se sont aussi retrouvés dans le hall d'un aéroport où des gens attendent debout serrés les uns contre les autres, l'air préoccupé, guettant l'apparition d'un proche enfin de retour, au-dessus d'eux un bruissement métallique parcourt comme un frisson le tableau des arrivées où des noms de villes tombent en pluie avec un bruit de battement d'ailes, *LANDED*, lit-on au bout de la ligne. Il y a des boutiques éclairées, rutilantes, difficile de distinguer le clinquant du luxueux, quel vacarme dans cet aéroport, un aéroport quelconque, elle n'imaginait aucun pays autour, elle n'est jamais allée là-bas, elle avait tout au plus le sentiment qu'une lumière violente, couleur fauve, tremblait derrière les baies vitrées. Elle le repère tout de suite dans la foule des gens qui attendent, il dépasse tout le monde, il porte un pantalon noir et une chemise noire comme lorsqu'elle l'a vu pour la dernière fois, il se penche pour l'embrasser, continuant à l'appeler *Mam*, ce n'est que dans les messages dont le destin est de s'effacer qu'il a osé l'appeler par son prénom, de lui elle n'a jamais reçu de lettre, rien que des mots inscrits sur l'écran d'un ordinateur ou d'un téléphone, mots qu'elle a imprimés sur papier mais cela ne suffit pas

pour faire une lettre, elle le gronde un peu pour ce *Mam* (parlant avec lui en anglais elle ne sait même pas s'ils se sont jamais tutoyés, elle ne le croit pas, toujours ce *Mam* qui sonne bizarrement à son oreille, quelque chose d'un peu répugnant, mou et tiède comme «maman», et qui lui semble contre nature quand il s'adresse à elle, non, ils ne se sont jamais tutoyés, ni vous, ni tu : *you*), et dans ce hall d'aéroport où ils se retrouvent elle lui demande comment il va, à quoi il répond «*Hundred per cent* » et elle lui demande en riant «*But hundred per cent of what ?* ».

Pendant plus d'un an elle a pensé à lui qui ne lui était rien, ni frère ni amant, pas même un ami. Que pouvait-elle se représenter d'un homme qu'elle connaissait si peu, autant dire un inconnu, entré dans sa vie sans crier gare et y occupant désormais une place bien à lui, présent vingt fois par jour dans ses pensées, installé chez elle, sans gêne, de quel droit ? Un an, avait-il dit. Elle lit en l'attendant des livres sur son pays dont elle ne sait pas grand-chose. Des livres d'histoire. Des guides touristiques. Des romans qui se passent là-bas. Elle regarde longuement une carte qu'elle a affichée sur le mur de sa chambre, pour tromper sa faim. Elle rêve de recevoir un gros paquet où elle trouverait de quoi alimenter cette chaudière qui, livre après livre, consume tout ce qu'elle possède. Il y aurait dedans des photos de ses parents, de ses grands-parents, des maisons où il a vécu, de fêtes

de famille, elle y trouverait ses photos de classe (lui au dernier rang, la tête baissée comme s'il allait foncer dans un obstacle, mais qu'est-ce qui lui fait penser après tout qu'il était si mauvais élève?), il y aurait aussi ses jouets d'enfant et ses bulletins scolaires, des livres qu'il a lus, des cartes postales envoyées ou reçues, des papiers d'identité, des coupures de journaux, des photos de femmes, des clefs, des gris-gris, des certificats, des titres et la photo de son chien, et peut-être celle d'une rue déserte et écrasée de soleil avec, sur le côté, une enseigne où on lirait : « Boucheries Maputo. » Mais aucun paquet de ce genre ne lui est parvenu, elle est toute seule devant sa chaudière qui gronde et exige toujours plus de ce combustible si dur à trouver. Elle voit venir le jour où il faudra qu'elle se jette elle-même dans sa gueule insatiable, c'est comme ça que ça finira, vous verrez.

Il n'y a pas eu de retrouvailles dans un hall d'aéroport, mais peut-être y avait-il tout de même une dernière rencontre encore possible, cette fois c'est dans une chambre d'hôpital, il l'a fait appeler à temps, elle a pris le premier avion, elle doit se pencher parce qu'il parle bas, une aiguille est plantée dans le dessus de sa main, une poche de liquide lui verse goutte à goutte ce qu'il lui reste à vivre, il est entré dans un monde étrange d'appareils incompréhensibles, l'un d'eux émet un léger bip qui fait venir une infirmière, un voyant rouge clignote et eux se taisent pour écouter le glouglou de narghilé que fait l'oxygène.

Mais plus de nouvelles de lui, que se passe-t-il, il a été transféré ailleurs, pas moyen de savoir où il se trouve, le contact est rompu.

Têtue, incorrigible, elle veut croire qu'il est guéri, tout simplement, comme si on pouvait guérir de cette maladie-là, elle se dit qu'il a peut-être quitté le pays sans laisser d'adresse, ce serait bien son genre. Le moulin continue à lui moudre des images rassurantes, elle le voit marcher d'un bon pas et pour la première fois sans armes – cette histoire d'hôpital n'a été qu'une mauvaise plaisanterie –, avec pour tout bagage un petit sac à dos, un chien trotte à son côté sur une route qui file toute droite vers l'horizon où se dresse le cône neigeux d'une montagne. Même si aucune femme portant son nom ne se tient plus désormais dans l'ombre bleue, ocre jaune et rouge du grand arbre sous lequel il aimait s'asseoir, son vieux chien allongé contre sa jambe, il a gardé là-bas quelques amis. À moins qu'il n'ait choisi de passer dans un autre pays où il a aussi vécu, c'est tout près de chez son frère, une frontière à traverser et cent cinquante kilomètres à faire, la route n'est pas bonne, il voyage à bord d'un camion, il offre une cigarette au chauffeur qui tambourine sur son volant le rythme d'une chanson à la radio et rit de toutes ses dents chaque fois que le camion tombe dans un nid de poule, même pas cent cinquante kilomètres, qu'est-ce qu'elle dit là, cent vingt peut-être, il sait à quelles portes frapper et où dormir le soir, il se peut qu'il habite à nouveau dans cette rue déserte et écrasée de soleil où sur une enseigne on lit : « Boucheries Maputo », et elle aime cette idée de lui faisant encore une fois l'école buissonnière,

sautant par la fenêtre de sa chambre d'hôpital pour aller se perdre dans l'inquiétante et mystérieuse Afrique.

L'infernal moulin continue à lui moudre ses sales images, toute illusion désormais interdite depuis le jour d'été où elle a reçu le message auquel elle s'attendait (« *Mam, he was a real warrior*<sup>1</sup> »), elle a passé ce mardi-là à essayer d'imaginer à quoi pouvait bien ressembler son enterrement dans cette ville de province où il avait encore de la famille. Là-bas, dans l'autre hémisphère, le ciel est gris, le vent agite les pans des manteaux sombres, elle entend les mots que prononce le pasteur, des mots rocailleux d'une langue qu'elle ne comprend pas, les paroles s'envolant, maudibles, intermittentes, il se met à pleuvoir. À l'enterrement d'un homme comme lui, combien de personnes sont présentes ? Est-ce que l'église est pleine à craquer, y a-t-il une grande famille venue de tous les points du pays pour se recueillir auprès des amis en pleurs, ou bien, disséminée parmi les bancs presque tous inoccupés, une poignée de personnes tout au plus, un frère, la mère, si elle vit toujours, et encore un ou deux amis qui ont peut-être fait le voyage depuis la capitale, tous baissant la tête en écoutant la morne oraison du pasteur résonner dans l'église vide ?

Ils ne se reverront pas, leur rendez-vous est manqué. Le moulin tourne à vide, elle a beau serrer contre son cœur son grand chagrin pour cet homme

<sup>1</sup> « Madame, c'était un vrai guerrier. »

impossible à oublier (ni son frère ni son amant mais une sorte d'ami tout de même), ce chagrin s'éloigne chaque jour, il se dissipe comme une fumée, s'évapore, elle n'arrive pas à le retenir, c'est pourquoi elle voulait vite, vite l'écrire avant qu'il disparaisse, effacé comme un souvenir d'une vie antérieure. Il n'en reste que la place vide d'un récit désormais impossible à écrire, maillon pour toujours manquant dans la chaîne de ses livres.